

Camping Sauvage

- récit -

Laurent Mann

Janvier 2000

Avoodware Edition

@

<http://www.avoodware.com>

L'ascension est laborieuse. La mécanique usée du vieux break de Papa est mise à rude épreuve. Ils traversent un petit village, sept maisons qui s'agglutinent dans l'ombre écrasante d'une église. La route se termine là, au détour du monument aux morts. Eux poursuivent, un dernier kilomètre qu'il leur faut franchir bringuebalant sur un sentier étroit et rocailleux. Les broussailles griffent sans vergogne les flancs de la voiture. Papa grimace. Ils enchaînent les trois derniers virages à vitesse réduite, dépassent péniblement une procession d'escargots et, alors que le chemin expire à son tour, ils aperçoivent enfin la maison. Papa appuie sur le frein puis, sans attendre que la voiture ne s'immobilise tout à fait, coupe le contact. Le moteur émet un long sifflement qui fait rire les enfants. Ils sont soulagés d'être arrivé à bon port.

La maison est posée en surplomb d'une vallée large, profonde et étonnamment préservée de toute présence humaine. Les deux vieux cabanons qu'on aperçoit sur le versant opposé en sont la seule trace visible. Partout, les arbres disputent le terrain à la roche brune et, dans les feuillages, ombres et lumières pianotent des reflets sautillants de verts et d'or. On devine à la faveur d'une trouée, tout en bas, le passage sinueux d'un ruisseau, de son lit en tout cas – en cette fin d'été il est à sec sans doute, ou peu s'en faut : il faudra aller voir. Au loin, on aperçoit qui se dessine sur l'horizon la ligne délicatement ciselée d'une chaîne de montagnes. Et le champ d'abricotiers qui jouxte la maison fait une tâche orangée dans le paysage. Personne ne s'est soucié de la récolte, si bien que les arbres ploient sous le poids de fruits trop mûrs. Certains pourrissent à même les branches et régalent les oiseaux, tandis

que d'autres jonchent le sol pour le plus grand bonheur de quelques bataillons de fourmis. Au premier plan, enraciné à proximité du pas de la porte, un vieil olivier joue les majordomes à l'élégance discrète, courbant vers les visiteurs des branches noueuses et feuillues.

Ils sortent de la voiture, un peu titubants, comme étourdis par les cahots qu'il a fallu encaisser pour parvenir jusque-là. Et aussi, comme soufflé par la beauté de l'endroit, ce lieu féerique qu'ils découvrent pour la première fois. Les enfants eux-mêmes, qui n'ont cessé de se chamailler pendant tout le voyage, semblent muets tout à coup. Ils restent là, figés et les bras ballants, la bouche absurdement béante. Ils n'osent pas encore, comme intimidés par l'étendue du terrain de jeux, toute cette nature sauvage, un peu mystérieuse aussi, qu'il leur faut conquérir. Ils observent. Ils évaluent. Ça les tente drôlement, on dirait. Papa et Maman n'ont rien dit encore de la piscine, de l'autre côté de la maison. Ils savent ménager leurs effets. Ils regardent leur progéniture et échangent un sourire.

La maison n'est pas la leur et ils n'y ont pas accès, juste l'autorisation du propriétaire, parisien et absent, un collègue de Papa, de planter pour quelques jours une tente sur son terrain. Et de profiter de la piscine, bien entendu.

C'est la toute première fois qu'Eric se jette à l'eau sans ses bouées. Il s'agrippe à son père, le griffant et lui arrachant les poils par poignées entières. Et puis, petit à petit, il prend confiance, se détend, se met à nager. Il passe plus de temps sous l'eau qu'à la surface, mais il nage. Il avale des litres d'eau, il s'étouffe, dix fois, vingt fois, mais, oui, on peut dire qu'il nage. Il est heureux. Il toussote, crachote, moins pourtant qu'il ne rigole. Et il rigole tant qu'il avale plus d'eau encore.

Maman est restée sur le bord à faire tremper ses doigts de pieds. Papa la rejoint bientôt, se glisse à ses côtés. Tous les

deux regardent Eric en souriant. Ils sont fiers de lui, n'ont d'yeux que pour lui, s'émerveillent sincèrement et le félicitent mille fois. Ils l'applaudissent, l'encouragent, et ne s'aperçoivent pas que Stéphane s'en est allé, et ne s'aperçoivent pas maintenant que Stéphane a disparu. Quand Maman se retourne, il n'est plus là. Le sourire maternel s'éteint, comme soufflé par un vent violent. Son cœur s'arrête de battre. Un frisson lui glace le sang. Elle roule des yeux à la recherche de son petit. Ses tempes bourdonnent et sa vue se brouille. Son ventre lui fait mal. Cela dure moins de quinze secondes. C'est une éternité.

Elle n'envisage pas le pire. Surtout pas. Elle en est incapable. *Où est Stéphane ? Où est mon enfant ?* C'est la seule pensée qui lui reste. Maman est tout entière contenue dans cette question. Rien d'autre n'est formulable, aucune réponse, aucune hypothèse. On sait trop ce qui est possible. L'accident, l'enlèvement, le viol, la mutilation, la souffrance, et aussi la mort, ces infamies faites au bonheur et auxquelles elle est incapable de penser. Car elle ne pense plus. C'est cela pourtant, cette insoutenable possibilité du pire, qui dans l'ombre de sa conscience engendre sa terreur, cette peur totale qui la paralyse et supprime en elle toute raison d'avoir peur, qui soustrait à sa pensée ce qu'elle ne saurait envisager sans s'y perdre. La terreur, oui, comme une défense primitive contre cette folie qui la gagne.

Alors qu'elle ouvre la bouche pour alerter Papa, pour dire ce qui est, et qu'elle cherche ce souffle qui lui manque pour hurler, Stéphane réapparaît soudain derrière le talus. Cela n'a duré que quinze petites secondes. Elle le voit, puis il la voit, et la vie reprend son cours. Stéphane se précipite vers sa mère, guilleret, un minable bouquet de pâquerettes chiffonnées à la main. Et le cœur de Maman explose dans sa poitrine. Elle accueille son bébé entre ses bras, le sert jusqu'à presque

l'étouffer, le couvre de baisers nerveux et maladroits. Qu'il lui rend en riant, de bon cœur, sans comprendre pourquoi elle tremble ainsi, sans même s'apercevoir qu'elle tremble. Elle ravale une rivière de larmes, parvient à sourire, mais son sourire est livide et glacial. Il lui faut juste encore un peu de temps.

Stéphane est nu, le corps tout entier maculé d'un sirop poisseux. Sa bouche colle dans le cou de sa mère, s'accroche à ses cheveux. Pas difficile de comprendre qu'il a entamé la récolte des abricots. Il voulait en ramener pour tout le monde. C'était son intention, et puis il en a goûté un, puis deux, et puis la gourmandise l'a finalement emporté sur l'intention. À voir son air repu, légèrement écœuré, il en a probablement dévoré plusieurs douzaines. Il aura croisé sur le retour trois pâquerettes brûlées par le soleil et les aura cueillies pour sa mère, à sa manière, avec un peu de terre accrochée aux racines.

« A l'eau ! » proclame Maman, autant pour débarbouiller Stéphane de la compote d'abricots dont il est recouvert que pour se nettoyer, elle, des dernières traces de cette sale angoisse. Stéphane enfle tant bien que mal ses brassières gonflables. Maman lui vient en aide. Ils sautent tous les deux dans la piscine, et prennent soin au passage d'éclabousser les deux autres, Papa et Eric, qui ne savent pas ce qui ne s'est pas passé.

Les enfants volent au-dessus de l'eau comme des petits anges, zizis au vent. C'est Papa qui lance, Maman qui reçoit, et chaque fois que l'un s'envole, l'autre hurle : « A mon tour, c'est à mon tour maintenant ! » Les rires fusent et font des gerbes de bonheur.

Deux clins d'œil suffisent. Maman s'est ligüée avec les garçons et ils se précipitent sur Papa, unissent leurs efforts pour le renverser. Ils tirent, poussent, s'étouffent de rire ; ils

grimpent sur son dos, s'accrochent à son cou, se juchent sur ses larges épaules. Papa se débat, rugit, attrape qui par un bras qui par une jambe et propulse loin de lui ses assaillants. Qui ne renoncent pas et reviennent à la charge aussitôt, l'un après l'autre ou tous ensemble, hilares.

La bête s'épuise. Tout à coup elle trébuche, s'affale lourdement. Mais elle se relève, s'ébroue, titube un peu, grogne, titube encore, puis s'écroule à nouveau. De grosses bulles s'échappent de sa gueule : ils ont vaincus. Maman laisse aux garçons le soin d'achever le monstre et sort de l'eau. Elle se débarrasse de son maillot, s'allonge sur le dos et, à plat sur le sol brûlant, elle reprend son souffle. Elle jette un dernier regard vers la piscine, puis ferme les yeux, offrant avec confiance sa nudité à un soleil qui s'empresse auprès d'elle pour sécher et brunir sa peau. Elle se laisse bercer par les cris et les rires qui tourbillonnent encore un peu dans l'azur, s'éloignent, et bientôt s'évaporent tout à fait de sa conscience.

Comment ignorer qu'il aurait pu en être autrement, et ces instants de bonheur ne pas être ? Comment faire comme si tout ce qui est sera, et sera toujours ? Maman se laisse envahir par des pensées obscures, bascule avec elles dans le sommeil. Ses rêves l'entraînent sur les chemins des possibles, qui sont innombrables. Dangereux chemins, et la voilà d'ailleurs qui fait un pas dans la mauvaise direction : Stéphane ne réapparaît pas. Il est allongé derrière le talus, inerte, la nuque brisée par la chute d'une branche à laquelle il s'est imprudemment suspendu. Elle a cédé sous son poids, puis lui sous le sien. C'est un bien mauvais chemin. Tandis que Papa l'aide à chercher Stéphane, tandis qu'horrifiés ils découvrent ensemble son petit corps sans vie, sa tête tournée vers eux dans une torsion improbable du cou, Eric est resté seul dans la piscine, Eric qui ne sait pas bien nager encore, Eric qui prend conscience de sa solitude, qui soudain se trouve pris de

panique. Il se souvient qu'il ne sait pas nager, non pas assez encore. Il se débat, il tente de rejoindre le bord, mais l'eau semble l'aspirer, cette eau qui n'est jamais l'amie que l'on croit. Ses gestes désordonnés l'épuisent, il veut crier mais l'eau envahit sa gorge et le contraint au silence.

Maman dort, elle est paisible maintenant. Le mauvais rêve s'est éteint. Il a rougeoyé comme une braise, lui a arraché des cris de douleur, puis il a fini par s'éteindre tout à fait. Il n'en reste rien à présent, à peine une fumée grise qui subsiste, volute diffuse qui danse parmi ses neurones noirs, se balance au rythme lent et monotone du flux et du reflux de sa respiration. Elle dort longtemps.

Quand elle s'éveille, elle se sent redevenue elle-même. Il n'y a plus personne et plus un bruit, que le souffle léger du vent et les lancinantes stridulations des cigales. Elle tourne son regard vers la piscine. La surface de l'eau est à peine troublée par un frelon qui se noie. Cette vision la fait frissonner. Elle secoue la tête, fait un geste de la main, comme agacée par le bourdonnement d'une mouche importune. Elle ne se souvient déjà plus. L'inconsciente.

Ils ont dressé la tente. Ils sont allés ramasser du bois probablement. Ils reviendront. Dans peu de temps ils seront là. Elle n'en doute pas. Eric et Stéphane viendront d'abord, courant vers elle, un bouquet de fleurs dans chaque main et qu'ils auront cueillies pour elle, pour rien. Comme ça, juste pour dire « je t'aime, Maman ». Papa arrivera derrière eux, transportant trois bûches énormes qu'ils auront dénichées là-bas. Il s'excusera en souriant pour un bouquet absent, prétendra avoir été contraint de l'abandonner en chemin parce qu'il devait quant à lui – « pas comme ses deux tire-au-flanc ! » – privilégier l'utile à l'agréable, les gros rondins qui brûlent aux petites brindilles qui font plaisir aux mamans. Il

réclamera tout de même son baiser et son air faussement contrit la fera rire. Elle accèdera bien volontiers à sa requête.

Sa peau est tout à fait sèche maintenant. Elle a chaud. Elle est parfaitement reposée, détendue. Ses yeux se ferment à nouveau. Elle a confiance. C'est une belle journée. Le soleil est comme une caresse sur son ventre. Glisse sur elle un vent léger, et s'insinue entre ses cuisses son timide baiser. Frissonne son corps alangui, tremblent ses pétales épanouis, tandis qu'un léger sourire affleure sur ses lèvres entrouvertes. Une goutte de sueur perle au creux de ses reins. Imperceptiblement elle se cabre, suppliant le vent lascif de n'en pas trop faire. Elle vibre, elle tressaille et d'une certaine manière c'est à ce point de l'espace et du temps que j'entre en scène, surfant sur la vague montante de son désir. Une porte s'entrouvre à peine et qui grande ouverte saura m'accueillir. Oui, j'aime à le penser, c'est là pour moi que tout commence.

Après avoir, non sans mal, planté la tente sur un sol sec et caillouteux, qu'il avait d'abord fallu terrasser, les hommes sont descendus dans la vallée à la recherche du ruisseau supposé, peut-être à sec. En chemin Eric a émis l'idée qu'ils pourraient peut-être ériger un barrage, créer comme un petit lac artificiel dans lequel ils pourraient pêcher. Papa a grimacé mais, en lieu et place du timide filet d'eau duquel il espérait tout juste pouvoir déclarer que c'était après tout mieux que rien, ils ont découvert un cours d'eau abondant, bien loin en vérité de son étiage.

Ils ont remonté le courant sur une centaine de mètres. Ils ont passé une petite chute d'eau et ont trouvé en amont une berge accueillante. Le ruisseau s'étire à cet endroit sur une largeur de cinq ou six mètres, comme pour rassembler ses forces avant de s'engouffrer vers la chute. Deux rochers marquent le point où, rétréci, le cours de l'eau s'accélère. Papa s'installe sur l'un des

deux, le plus plat, et avertit les garçons qu'il n'ont pas l'autorisation d'aller au-delà de ce point. Allongé sur le ventre, il observe d'un œil distrait ses deux beaux garçons œuvrer à leur barrage. Si l'un d'eux venait à trébucher, et être emporté par le courant, Papa n'aurait qu'à tendre le bras et le repêcher avant qu'il ne bascule dans la petite cascade. Mais Stéphane n'a nulle part de l'eau plus haut que le nombril et Papa ne s'inquiète pas outre mesure. Ce n'est pas son genre.

Le soleil les regarde. Papa plisse nonchalamment les yeux. La pierre est lisse et chaude contre sa peau. Le fracas de la petite chute d'eau assourdit les cris des enfants. Il regarde avec un sourire emprunt de fierté ses deux fils être ensemble comme deux frères, comme rarement surtout. Un petit rire d'émotion nouée, telle une vapeur de bonheur, s'échappe silencieusement de sa gorge. Il est heureux d'être heureux. Il ne sait pas.

Non, il ne sait pas que bientôt je serai, que bientôt il sera le père d'une petite fille. Alors seulement lui sera donné de connaître toutes les émotions que peut procurer la paternité. Il aura une fille et tout en sera changé. Il ne se l'avouera pas, mais il m'aimera davantage. Il aura beau prétendre m'aimer autant, différemment peut-être mais autant, la réalité est qu'il m'aimera davantage. Parce qu'en moi, non seulement il aimera l'enfant, le sien, mais il aimera aussi la femme qui s'annonce, troublé par cette femme en moi qu'il saura deviner, dans mes regards, dans mes attitudes, dans la séduction que je déploierai infatigablement pour qu'il m'aime davantage.

La première fois qu'il changera ma couche, confronté à ma vulve imberbe et fripée, encore maculée d'un reste de méconium, à ma vulve déjà mystérieuse, offerte avec la plus parfaite indécence à son regard étonné, il comprendra, comme s'il découvrait soudain que les anges ont un sexe, son regard hypnotisé par la preuve triviale de ma féminité, il comprendra

alors, oui instantanément, que tout ce qui lui avait été simple et naturel avec ses garçons sera avec moi plus complexe, plus ambiguë surtout, marqué par notre incontournable altérité sexuelle. Il m'observera devenir petite fille, observera mon mystère s'épaissir à mesure que s'affirmera ma séduction. Et il sourira niaisement chaque fois qu'il me surprendra à tortiller des fesses, ou à papillonner des cils comme une princesse, les jambes croisés bien haut et le menton posé avec une fausse désinvolture sur mes doigts repliés. Il sera déconcerté, aussi, par mon intelligence, si différente de la sienne, plus aérienne, plus puissante. Et, oui, il saura alors, sans se l'avouer, qu'il n'est pas de bonheur plus grand pour un père que d'avoir une fille.

Mais il ignore cela encore, et tout cela n'est rien. J'aurai sept ans à mon tour. Il ignore, il ne sait pas cela, que c'est en me promenant au bord de ce même ruisseau, seule et par une journée où le soleil ne sera pas moins ardent, et son bonheur à lui non moins entier, que je trébucherai sur une racine et glisserai brusquement dans l'eau froide. Non, il ne sait pas cela, mon pauvre petit Papa, comme il ne sait pas qu'au terme de deux longues heures, et après m'avoir cherchée partout, et avoir crié mon nom à travers toute la vallée, il plongera sous ce même rocher, ce rocher sur lequel il se prélassait maintenant, sans savoir, aujourd'hui encore tout à son bonheur vaporeux, il plongera et c'est lui donc, lui qui me trouvera au-dessous, coincée au-dessous, et la peau bleutée, et les yeux grands ouverts, ma longue chevelure noire filée par le courant et qui emportera aussi ses larmes.

Il ne sait pas cela, puisque cela ne s'est pas produit, puisque cela ne peut pas se produire, puisqu'on refuse que cela puisse arriver, ces choses-là.

La nuit est tombée. Le feu froufroute, et dansent les flammes. À certains moments le bois semble souffrir plus qu'il n'en peut supporter : il sursaute, il crie, craque, pétarade furieusement, et lance dans la nuit des gerbes d'étincelles qui sont ce que sont les étoiles accrochées au firmament, astres dérisoires et éphémères, dans cet immensité vide de l'univers et du temps.

Papa est allongé sur un lit de camp, près de ce feu qu'il alimente régulièrement. Son regard fouille le ciel et joue à saute moutons par-dessus les étoiles. Les autres dorment depuis longtemps. Cette solitude parmi les étoiles lui plait. Il ne veut pas déjà s'endormir. Que dure encore un peu cette journée délicieuse, et s'imprime en lui son souvenir.

La pêche des garçons avait été mauvaise. On avait dîné de chipolatas aux herbes et pommes de terre en robe de chambre. Tomates en entrée, yaourts en guise de fromage et bananes au chocolat au dessert. Du coca pour les enfants et une bouteille de rouge pour les parents. Un festin !

Les garçons étaient allés se coucher avant même qu'on les y invite. Plus extraordinaire encore, ils avaient chuchoté, ils avaient gloussé et chahuté longtemps, sans qu'on vienne jamais les interrompre par d'inopportunes réprimandes. Puis ils s'étaient endormis, blottis l'un contre l'autre, comblés, se faisant un oreiller moelleux de cette belle journée, et partageant sans doute le même rêve d'un lendemain qui serait non moins radieux.

Papa place avec précaution deux bûches bien grasses sur le brasier. Le feu aussitôt s'en empare. Ses longues flammes lèchent l'obscurité. Papa sourit. Il aime cet endroit, ce moment, être ici, seul et veillant sur le feu, les yeux tournés vers le ciel, écarquillés comme pour voir l'univers tout entier. Il se sent plus grand ainsi, tandis que le gagne cette conscience

vertigineuse de l'espace sans fin qui au-dessus de nos têtes à jamais nous ignore. Ou nous menace.

Une fois les enfants endormis, Papa avait rejoint sa femme au bord de la piscine, sa femme qui l'attendait là, nue et amoureuse. Impatiente. Sous sa peau était le souvenir du soleil et de sa longue caresse, et ce désir aussi qu'avait fait enfler un vent malicieux. Vent jaloux qui aussitôt écarta le baiser de Papa, déposé comme une plume au creux soyeux du nombril. Un autre vint le remplacer. La nuit les enveloppa, doucement, dans son épais voile d'obscurité. Et un frisson embrasa alors leurs deux corps. Ils ne se voyaient pas. Cela aurait pu ne pas être lui. Cela aurait pu ne pas être elle. Qu'importe. Ils tâtonnèrent et se découvrirent, se devinèrent. Baisers aveugles qui explorent. Langues qui se mélangent et se comprennent. Caresses et soupirs qui se répondent dans l'ombre. Tétons qui roulent sous les doigts, et durcissent, et se dressent vers les étoiles. Peaux qui se touchent infiniment. Corps en émoi qui se rencontrent et s'étreignent, s'unissent, s'éloignent et se rejoignent, roulent et chavirent dans l'eau noire, qui engloutit leurs gémissements et les sépare. Eau qui se fait alors ma complice, aussitôt les réunissant. Eau qui se fait caressante, chatoyante, vagues lubriques qui clapotent contre les corps en apesanteur, peaux qui glissent l'une contre l'autre. La nuit est autour d'eux, en eux, infiniment voluptueuse. Les étoiles aussi, qui scintillent, légères et sensuelles. Ils jouissent en même temps, au fond de l'eau et du plus profond d'eux-mêmes, et si longuement que c'en est une sublime douleur. Je suis. Dans cette eau à la fois féconde et meurtrière, je suis en cet instant le reflet naissant de leur plaisir qui fusionne, de leur semence qui me délivre du néant. Je suis.

Le feu est immense. Papa lui a donné en pâture une énorme souche, qui gémit sous la morsure des flammes. Il avait espéré que le feu suçoterait lentement sa proie, qu'elle lui durerait jusqu'au matin, mais il est affamé, le feu. Et lorsque Papa tente de contenir sa faim, touillant le ventre du brasier au moyen d'un long bâton, le feu se révolte et crache alentour des copeaux enflammés. Papa craint qu'un de ces brandons fous puisse atteindre la tente et l'enflammer.

Vigilant, il attend que la bête s'apaise. La lune là-haut lui tient compagnie. Il sourit béatement au souvenir heureux de cette journée paisible et douce. Il sourit aux rires de ses garçons, à l'amour de sa femme, au plaisir donné et reçu. Il sourit à la lune et aux étoiles. Il sourit. Il ne sait pas, le malheureux, ce qui s'est passé, qui déjà est en chemin.

Contact

laurent.mann@avoodware.com

Participer

en laissant un commentaire :

<http://www.avoodware.com/dire/camping>

en faisant un don :

<http://www.avoodware.com/savoir/mecenat/don.html>

Avoodware Edition

@

<http://www.avoodware.com>